

EDUARDO ARROYO

Vernissage de l'exposition "Eduardo Arroyo. Un itinéraire français" et remise de la décoration d'officier dans l'Ordre des Arts et Lettres. 06 Novembre 2018

Eduardo Arroyo naît à Madrid le 26 février 1937. C'est la guerre, la guerre civile. Il le dit lui-même : il naît « sous les bombes », non loin d'ici, au 19 de la rue Argensola. Son père est pharmacien, catholique pratiquant et phalangiste, ce qui ne l'empêche pas d'inscrire son fils au Lycée Français. Il meurt trois mois plus tard, des suites d'une mauvaise chute au théâtre de la Zarzuela. Eduardo a 6 ans.

Il passe 8 ans au lycée français et en garde globalement un bon souvenir. Ses passions sont la boxe, le cinéma et les bandes dessinées. Il aime la littérature. Il lit et étudie les auteurs français et rêve de devenir écrivain. Pourquoi pas un Balzac espagnol ? Il aime bien le Lycée français mais, jeune adolescent, il se montre rebelle, volontiers insolent. On ferme les yeux, on l'excuse : il ne peut bénéficier des conseils et de l'autorité d'un père, il souffre sans doute de cette absence, de ce vide affectif. Mais on finit quand même par l'exclure « pour mauvaise conduite ». Il a 14 ans et plein de projets : devenir journaliste, voyager. Une fois son bac en poche, il intègre l'école de journalisme et fait ensuite presque deux ans de service militaire. Il en est profondément marqué et prend conscience qu'une seule issue s'offre à lui : partir, fuir la dictature, la censure, l'ordre franquiste. Direction Paris.

En 1958, Eduardo arrive donc à Paris, plus précisément à Montparnasse, où bat le cœur de la création artistique de l'époque. Il y rencontre de nombreux artistes, certains, exilés, comme lui. Il délaisse l'écriture et se met vraiment à la peinture. Il comprend que ce sera désormais son mode d'expression privilégié, son médium. Il est sélectionné par le Salon de la Jeune Peinture pour sa XI^{ème} édition de 1960 et très rapidement, dès 1963, il est élu membre du comité directeur de ce salon. Il est apprécié et soutenu par un marchand influent : Georges Detais. Pourtant sa dénonciation du régime franquiste et plus généralement de toutes formes de dictature et de répression lui attire les foudres des censeurs. Ainsi, cette même année 1963, l'œuvre collective à laquelle il contribue, intitulée « l'Abattoir » est refusée par la Biennale de Paris et son exposition à la galerie Biosca de Madrid, rue Génova, est interdite par la police, quelques jours après son vernissage. Il ne se laisse cependant ni intimider ni décourager. Grâce à l'entremise de Georges Detais, la Galerie Claude Levin, à Paris, présente une exposition « Abattoir 2 », véritable manifeste contre la censure.

Puis survient un événement important : Nous sommes en juillet 1964 et ouvre au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris une exposition, dont le commissariat est assuré par le critique d'art Gérard Gassiot-Talabot et qui est intitulée « Mythologies quotidiennes ». L'ouvrage de Roland Barthes était paru quelques années auparavant. Cette exposition réunit Berni, Buri, Télémaque, Saint-Phalle, Requichot, Dado, Monory, Pistoletto, Raysse, Falstrom notamment ... et bien sûr Arroyo. Elle constitue un peu l'acte de naissance de ce que l'on appellera la Figuration Narrative européenne. Il s'agit moins d'un mouvement

que d'une nébuleuse ou une constellation d'artistes dont le travail interroge la représentation de la réalité et de la politique. Ces artistes et les questions qu'ils abordent, touchant à la représentation du monde réel, aux forces qui gouvernent ce monde et sa transformation, comme la consommation et la communication, vont intéresser nombre de philosophes : Derrida, Bourdieu, Deleuze et Foucault, qui y voient comme un écho à l'assassinat symbolique, en 1965, de l'une des figures tutélaires des avant-gardes et de l'abstraction, « Rose Sélavy » c'est-à-dire Marcel Duchamp.

Avec ces deux comparses Gilles Aillaud et Antonio Recalcati, Eduardo Arroyo réalise alors une série de tableaux intitulée « Vivre et laisser mourir ou la fin tragique de Marcel Duchamp ». L'exposition de cet ensemble fait alors scandale à Paris et aujourd'hui ce polyptyque, où l'on discerne un urinoir et un drapeau des USA sur un cercueil sur le dernier élément, constitue l'une des œuvres importantes de la collection contemporaine du Musée Reina Sofia (salle 428). Une œuvre collective, qui fait écho à son tour à l'exposition prochaine du Reina Sofia « Paris pese a todo. Artistas extranjeros 1944-1968 » confiée à Serge Guilbaut.

Et 1968, verra bien sûr un grand nombre de ces artistes dont Arroyo et Gérard Fromanger, à la manœuvre si je puis dire, quai Malaquais lors de l'occupation de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts.

On parle déjà alors de « la bande à Arroyo », un groupe d'artistes engagés, portant des thèmes politiques, une critique sociale et de nouvelles esthétiques. On l'associe volontiers à Jacques Monory –qui nous a également quittés récemment-, à Bernard Rancillac, Martial Raysse, Niki de Saint Phalle, Jan Voss et d'autres, que la critique a donc regroupé sous une étiquette commune : celle de la « Figuration narrative » ou de la « Nouvelle figuration ».

Eduardo se moque des étiquettes et ne se laisse pas volontiers classer dans tel ou tel mouvement. En revanche, il revendique son choix pour une peinture militante et collective. Il provoque la polémique, voire le scandale. Mais ce n'est jamais gratuit. Il faut revoir El Caballero, aujourd'hui au Centre Georges Pompidou ou les 4 Dictateurs, au Reina Sofia et de nombreuses autres toiles, le Guillaume Tell, par exemple pour comprendre ce qui se joue et ce qui s'accuse : la haine ordinaire, le crime raciste, les assassinats policiers, la violence, la brutalité du pouvoir...autant de raison de combattre et de peindre pour Eduardo.

Il porte cette volonté d'ouvrir le champ des possibles, cette force novatrice en lui, qu'il partage avec d'autres artistes, notamment le metteur en scène Klaus Michael Grüber, avec lequel il va nouer une grande complicité artistique et une profonde amitié. Arroyo créera pour lui des décors d'opéra et de théâtre, travaillant avec les peintres Gilles Aillaud, Antonio Recalcati, Bernard Michel. Il réalise ainsi pour Grüber les décors scéniques d'*Off limits* d'Adamov début 1969, des *Bacchantes* à la Schaubühne de Berlin en 1974, de *Faust* à la chapelle Saint-Louis de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris en 1975, du *Tristan et Iseult* de Wagner, dirigé par Claudio Abado, que Grüber met en scène au festival de Salzbourg en 1999.

Autant de spectacles inoubliables, où les décors d'Arroyo épousent et soutiennent parfaitement la mise en scène de Grüber.

La superbe exposition *O Triptico, Teatro, Arte Y Literatura*, encore actuellement présentée à Segovie - l'un des derniers projets qu'Eduardo Arroyo et Fabienne di Rocco ont composés ensemble, fruit, là encore, d'une longue complicité, que je tiens à signaler et à saluer – cette exposition met en évidence la passion d'Arroyo pour le théâtre et l'opéra. Elle met également en évidence sa passion pour la littérature. On l'a dit, Eduardo, enfant, se rêvait écrivain. Il s'est nourri de littérature, en particulier de littérature française. A Paris, il fréquenta Jean Cocteau, Francis Picabia. Il fut l'ami de Jorge Semprun. Grand lecteur, il a peint ou dessiné les portraits d'écrivains ou de leurs personnages. Vous verrez, en entrant dans l'exposition de l'Institut français, le portrait-collage du comte Henri de Marsay, un personnage fascinant de la Comédie Humaine de Balzac. Eduardo avait tenu à en faire don à la France. Je trouve, en outre, particulièrement symbolique que la première grande rétrospective d'Arroyo réalisée en Espagne, « *20 años de Pintura 1962-1982* », ait eu lieu dans le temple de la littérature, à la Bibliothèque Nationale.

Son rêve d'enfant s'est réalisé. Eduardo n'est pas véritablement devenu un écrivain mais il a écrit : *Minutes d'un testament*, *Deux balles de tennis*, *Panama Al Brown*, consacré à l'un de ses boxeurs favoris. Il a voyagé : Paris, Milan, Berlin, La Havane et tant d'autres villes... Il a surtout peint, dessiné, créé, inlassablement, faisant son miel de tout ce qui le touche, l'interpelle, le provoque, le scandalise ou le séduit. Et comme l'abeille dans sa ruche (la Ruche est justement le nom de l'atelier célèbre qu'il occupe à Paris dans les années 70, comme avant lui Modigliani, Zadkine, Chagall, Soutine et Léger), il peint, il sculpte, il dessine. Fabienne di Rocco décrit son univers comme le « *Paradis des mouches* », les mouches qu'il n'a cessé de chasser dans sa maison familiale de Robles de Laciaña mais qu'il dessinait toujours de son trait ferme et pur, maison où il est revenu après un long exil, retrouvant cette Espagne profonde, qui ne l'a jamais vraiment quitté.

La maison de Robles était sa maison, celle de sa famille, celle de ses racines. Ici, nous sommes également dans sa maison, tout près de la rue Argensola, dans les lieux mêmes de son lycée, où il a vécu, où il a appris à découvrir et interroger le monde, avec un esprit critique, non sans humour, qu'il avait d'ailleurs à revendre et dont son œuvre est pleine. Pour boucler la boucle, il souhaitait faire cette exposition, ici, justement, dans sa maison française, à l'Institut français. C'est précisément ce qui nous touche, nous émeut et nous honore.